F Fr C 8, 14192 A
Case
FRC
1875

DISCOURS

prononcé dans la séance extraordinaire du 4 messidor an 8, par le citoyen GARAT, *après la lecture des relations officielles de la bataille de Maringo.*

THE NEWBERRY
LIBRARY

SÉNAT-CONSERVATEUR.

DISCOURS

prononcé dans la séance extraordinaire du 4 messidor an 8, par le citoyen GARAT, *après la lecture des relations officielles de la bataille de Maringo.*

CITOYENS SÉNATEURS,

Lorsque, par l'organe de deux conseillers d'état, il y a peu de mois encore, le gouvernement vous donnoit communication de ses tentatives réitérées pour rendre la paix à la France et au monde, et toujours repoussées avec hauteur et

avec insulte par les ennemis de la république ; des préparatifs du premier consul pour obtenir, par la force des armes, ce qu'on refusoit à sa justice et à sa modération ; de sa détermination d'aller se mettre à la tête des armées après les avoir organisées ; le sénat de la république ne crut point devoir renfermer l'expression de ses sentiments dans le secret ordinaire de ses séances. Vous unîtes publiquement vos vœux aux vœux universels de la nation ; et ces vœux, dans lesquels vous ne sépariez pas le bonheur de l'Europe de celui de la France, appeloient *ou une paix obtenue sans combats, ou la paix commandée par la victoire.*

Le succès du premier de ces vœux, dicté par le seul sentiment de l'humanité, vous eût été le plus doux, sans doute ; nos ennemis nous ont réduits à l'accomplissement du second ; et c'est du milieu

des trophées de nouvelles victoires que la France va donner à l'Europe le bienfait de la paix.

Les peuples de l'Europe, entourés de ruines, déchirés et ensanglantés par une si longue guerre, ont trop à accuser les puissances qui ont voulu qu'elle durât encore ; peut-être, citoyens Sénateurs, les générations qui vont nous suivre, et nous-mêmes avant de descendre de cette scene de la vie que nous sommes au moment de leur céder ; peut-être nous-mêmes reconnoîtrons-nous que, pour être tout ce qu'il faut qu'elle soit, la république avoit besoin de vaincre encore ses ennemis avant de les désarmer ; et que sa générosité exposoit trop son existence en déposant ses armes, dans un moment où leur gloire paroissoit affoiblie, où l'ascendant de son génie paroissoit plus que balancé par des gouvernements qui

ont une autre origine et d'autres maximes.

Il ne faut pas nous le dissimuler; de long-temps encore l'Europe ne sera assez éclairée pour reconnoître la vérité et la certitude de nos principes au milieu de l'incertitude de nos succès; long-temps encore les évènements et leurs résultats seront la seule logique des nations; et on ne croira à notre sagesse que lorsque sans cesse on en verra sortir notre grandeur et notre bonheur. Oui, cet éclat des victoires, cette gloire des héros, qui ont toujours coûté si cher à la terre, j'oserai le dire au milieu de ce Sénat vénérable, ils étoient nécessaires à la préparation et à l'accomplissement des prospérités d'une république qui ressemble si peu à tout le reste de l'Europe. Attaquée de toutes parts dans sa naissance, il étoit nécessaire que, dans sa naissance

même, elle parût supérieure à tout, pour être ensuite toujours, sans danger, le modele de la modération, la protectrice puissante et tranquille de l'égalité des nations et de leur repos.

C'est à ces caracteres que le sénat-conservateur de la république reconnoît la paix qu'il desire pour elle; ce sont les caracteres qui distinguent la paix que nous appelons tous, dans cette enceinte, de cette paix si incessamment et si bruyamment demandée, au milieu même de la république, par ceux qui n'ont jamais voté que pour son déshonneur et pour sa ruine.

Et combien ils sont multipliés, combien ils sont éclatants ces nouveaux titres de gloire, ces gages nouveaux d'une existence éternelle que la république reçoit aujourd'hui de ses armées! Dans cette Italie condamnée à tous les ravages

par tous les genres de fécondité, qui semble fermée par ses mers et par ses montagnes à toutes les nations étrangeres à son sol, et qui fut, dans tous les siecles, comme le champ-clos où toutes les nations se sont rendues pour se disputer l'empire de la terre et l'empire de la gloire; Bonaparte et son armée avoient naguere, en moins de deux ans, effacé la gloire de tous les vainqueurs couronnés par la fortune sur cet éternel théâtre des combats : aujourd'hui ils viennent de surpasser en un mois ce qu'ils avoient fait alors en deux ans. Avoir franchi une seule montagne de la chaîne des Alpes fut pour Annibal et pour d'autres héros un succès célébré par toutes les histoires : Bonaparte en fait franchir trois à-la-fois à son armée; lui-même il se précipite du sommet des neiges et des glaces; il s'avance au mi-

lieu de cette Italie hérissée de places fortes de nos ennemis, où toutes les retraites lui manquent s'il ne remporte pas toutes les victoires; il rencontre ces phalanges et ces cavaleries de l'Autriche rendues si difficiles à vaincre par une année de triomphes; et dans une seule bataille où il multiplie et presse tous les genres de combats; où la fortune, comme si elle craignoit de prononcer en un jour sur les destinées de tant de siecles et de tant de peuples, fait passer tour-à-tour tous les revers et tous les succès dans l'une et l'autre armée; par une seule victoire, il fait tomber sept à huit grandes places fortes, il détruit jusqu'aux dernieres espérances d'une armée puissante par le nombre, par le courage, et par la science, il décide à-la-fois le sort de la France, de l'Autriche et de l'Italie. Ces prodiges si réels ébranlent tellement

l'imagination que, malgré la sévérité de l'histoire à laquelle ils appartiennent à jamais, l'histoire elle-même ne pourra les comparer qu'à ces fictions sublimes de la poésie, dans lesquelles on voit les Dieux d'Homere volant des sommets de l'Olympe ou de l'Ida sur les champs de bataille, et terminant des combats long-temps indécis par des forces qui ne sont pas humaines.

Tout ce qui combat à côté de Bonaparte fait éclater sous ses yeux cette supériorité de courage et de génie que la liberté seule et les républiques donnent aux soldats qui combattent pour elles; et, parmi les noms que le premier consul présente aux mentions de la gloire et au contentement du peuple français, le sénat a distingué avec un attendrissement particulier le nom du jeune guerrier dont le pere qui siege aujourd'hui avec nous condui-

sit souvent les premieres armées de la république à la victoire (1). Mais de toutes les circonstances de cette bataille de Maringo sort une vérité que la république aime à recueillir ; c'est que c'est à son premier consul qu'elle doit son triomphe ; elle reconnoît Bonaparte dans cette invincible constance qui ôte à la fortune tous ses hasards, parcequ'elle ne cede à aucun de ses revers ; dans ce coup-d'œil qui, au milieu du fracas, du désordre et de la confusion de tant d'ébranlements, saisit dans les mouvements de son ennemi la premiere faute qui doit être la cause et le moment de sa catastrophe.

La république française, citoyens sénateurs, et vous qui êtes ses premiers organes, puisque vous êtes les garants de son existence, vous ne craindrez ja-

(1) Kellermann.

mais de prodiguer trop d'admiration à des faits qu'on ne sait pas apprécier lorsqu'on ne sait pas les sentir avec enthousiasme, et les reconnoître avec amour!

Vous ne craindrez pas pour la liberté de la nation une gloire décernée par sa justice et par la vôtre. Votre admiration et votre reconnoissance réfléchies ajouteront encore, s'il est possible, aux acclamations de la France. Dans ce nouvel éclat acquis par le héros à qui la constitution a confié une si grande partie des pouvoirs publics, vous voyez avec joie de nouveaux motifs de vous confier à votre tour en son respect pour elle. Les ames communes qui n'ont que du pouvoir, ne peuvent aimer que le pouvoir; et elles n'en ont jamais assez; mais la gloire est la passion presque exclusive des ames supérieures qui ont senti ses

jouissances : elle a aujourd'hui dans toute l'Europe des juges qui sont sévères, parcequ'ils sont des amis éclairés ; la gloire s'entoure elle-même de bornes pour se séparer de tout ce qui n'est pas pur et grand comme elle.

Cette joie que nous ressentons, citoyens sénateurs, et que nous donnent nos soldats et nos héros, combien elle seroit donc sans bornes et sans mélange, si cette journée à jamais immortelle de *Maringo* n'avoit été le dernier jour pour tant de braves et pour l'un des héros dont le nom est le plus souvent associé aux noms de nos victoires ! Et il craint de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité ! C'est le seul regret de Desaix en fermant les yeux ! c'est le dernier mot de sa bouche en mourant pour sa patrie ! Ah ! ta patrie en deuil, au milieu même d'un triomphe, atteste assez

234

tout ce que tu as fait pour elle. Ta patrie qui n'a pas besoin de faire recueillir tes beaux faits d'armes, tous présents à sa mémoire, les fera tous redire à la postérité: elle lui fera redire que tu as toujours honoré la liberté par-tout où tu as combattu pour elle, et que tu ne l'as jamais souillée où elle a triomphé; elle lui fera redire que ta probité étoit toujours citée à côté de tes exploits. Non, ce ne sont point les peuples libres qui laissent effacer sous la main du temps les noms de leurs défenseurs! ta gloire ne pourroit périr qu'avec la république, et l'une et l'autre sont impérissables.

Je demande que le sénat, dans un message aux consuls, mêle l'expression publique de sa satisfaction à la satisfaction du peuple français.

De l'Imprimerie de P. DIDOT l'aîné, Imprimeur du Sénat-Conservateur, au Palais des Sciences et Arts.